

que je vous salue, toujours sur les bords de la rivière Assiniboine. Demain je laisserai cette importante branche de la rivière Rouge pour traverser et longer l'un de ses affluents, la Qu'Appelle ou Qui Appelle jusqu'à ses lacs poissonneux. C'est là que je veux passer de trois à quatre semaines pour un peu purifier quelques familles qui s'y trouvent et en entretenir d'autres dans leurs bonnes dispositions (1),” et plus encore pour choisir le site de la mission projetée.

Mgr Taché demeura, la plus grande partie du mois d'octobre, dans la vallée de Qu'Appelle : tout en donnant ses soins aux sauvages et aux autres catholiques qui s'y trouvaient, il en étudia les sites et arrêta son choix sur un fertile plateau qui s'étend entre deux lacs. Durant les semaines qu'il passa le long de la rivière Qu'Appelle et auprès de ses lacs, comme autrefois dans son long voyage à la Rivière-Rouge, il fut au dedans, inondé de lumières, d'espérances et de joies divines : son âme fut dans une sorte de contemplation continuelle. Dieu lui montrait l'Évangile rayonnant dans les immenses pays confiés à sa sollicitude d'Évêque et lui donnait comme un pressentiment surnaturel que l'établissement dont il fixait alors l'emplacement, aurait, dans cette évangélisation, une influence des plus efficaces.

“ Au printemps de 1866, le zélé M. Ritchot, voyant que l'Évêque n'avait personne à sa disposition, s'offrit pour aller commencer l'établissement projeté : ses services furent acceptés avec reconnaissance (2) ” : ce printemps-là et le printemps suivant, le vaillant curé de Saint-Norbert “ éleva les premières constructions du nouvel établissement (3). En 1868, pendant l'été, le P. Decorby, arrivé récemment de France, y fixa sa résidence (4). Depuis, les Oblats n'ont cessé d'en faire un des principaux centres de leurs travaux apostoliques. La nouvelle mission fut d'a-

---

(1) *Fort Ellice, Rivière aux Castors, 1er octobre 1865. Ibid., n° 122.*

(2) *Rapport de 1887.*

(3) *Ibid.*

bord mise sous le patronage de saint Florian; elle fut ensuite placée sous le vocable du Sacré-Cœur.

Épidémie à la  
Riv. Rouge.

Pendant que Mgr de Saint-Boniface était à Qu'Appelle, en octobre 1865, la rougeole faisait de nombreuses victimes dans son peuple. " Cette maladie, écrivait-il de Qu'Appelle à sa mère, prend dans ces pays un caractère particulier de gravité, qui la rend redoutable: elle moissonne un grand nombre d'enfants et est suivie de rechutes dangeureuses, même pour les adolescents (1)." Monseigneur fut " absent 57 jours:" pendant ce temps " on enterra 57 cadavres dans le cimetière de Saint-Boniface (2)." Cinquante-sept décès en deux mois, ce n'est pas beaucoup pour une ville de cent mille habitants; mais c'était " une cruelle épreuve pour la population catholique de la Rivière-Rouge: toutes les familles se trouvaient dans le deuil; l'Évêque souffrit de l'affliction de tout son peuple.

Ressources  
provi-  
dentielles.

Par contre, la misère fut moins grande à la Rivière-Rouge qu'on ne l'avait craint. Nous avons dit que dans l'été de 1865 les sauterelles s'étaient abattues sur le pays. Mais, écrivait-il à sa mère le 8 août, " les sauterelles elles-mêmes deviennent raisonnables. Il y en a eu une multitude innombrable tout l'été, et pourtant les récoltes, du moins parmi nos catholiques, ont une apparence magnifique. Malheureusement les semailles n'avaient pas été abondantes. La chasse de la prairie a été considérable (3)." Il lui écrit le 13 novembre: " La récolte a été meilleure qu'on ne pouvait l'espérer. Celle des pommes de terre a été prodigieuse. Sur les terres de la mission, ici, on a recueilli 4200 minots de patates dont quelques-unes ont pesé jusqu'à deux livres et demie. Quarante ont rempli un minot. Les Sœurs ont eu des pommes de choux de vingt-deux livres. M. Hind avait raison de vanter leur *spacious garden* (4)." "

(1) Lettre citée du 1er octobre 1865.

(2) Lettre à sa mère, *Saint-Boniface*, 13 nov. 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 123.

(3) *Saint-Boniface*, 8 août 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 120 bis.

(4) *Saint-Boniface*, 13 nov. 1865. *Ibid.*, n° 123.

Nous voyons ici l'Evêque donner à sa mère des nouvelles des épreuves et des consolations temporelles de son peuple. Sans cesse il lui fait part de tout ce qui concerne l'avancement du royaume de Dieu dans son immense diocèse, des travaux, des souffrances et des succès des missionnaires, de la naissance et du progrès de toutes les églises confiées à sa charge. Dans les lettres que nous venons de citer, il lui apprend une grave maladie du P. Lestanc, une autre de Mgr Grandin, l'arrivée de Mgr Faraud au Portage la Loche; il lui donne de longs détails sur la mort de Mme Déchambault, son ancienne ouaille de l'Île-à-la-Crosse et sur l'état présent de sa famille. L'Evêque veut, par toutes ces nouvelles, réjouir le cœur de sa mère; il veut aussi l'associer à son œuvre de salut par une prière continuelle en faveur de ses missions. A Boucherville, en effet, on connaît tous les missionnaires et toutes leurs saintes entreprises; c'est le thème continuel de tous les entretiens; c'est surtout l'objet incessant des longues heures consacrées à la prière. La mère de l'Evêque devient, par la puissance de son intercession auprès de Dieu, la mère des missionnaires et des missions.

La mère des missionnaires et des missions.

Les correspondances entre la Rivière-Rouge et le Canada étaient devenues beaucoup plus rapides qu'autrefois. "J'ai reçu hier votre bonne lettre du 9 décembre, écrit l'Evêque à sa mère le 7 janvier 1866, dans laquelle vous accusez réception de celle que je vous ai écrite à mon retour du lac Qu'Appelle. Cette lettre m'a fait plaisir, comme tout ce qui me vient de vous, et aussi parce qu'elle est une preuve de plus de la promptitude et de l'exactitude de nos communications. Ainsi il y a deux mois que j'étais assez loin de Saint-Boniface; dans ce laps de temps, j'ai pu arriver sûrement, me donner la consolation de vous informer de mon arrivée, savoir que cette nouvelle vous a fait plaisir et vous écrire de nouveau aujourd'hui. C'est un grand changement, comparé aux premières années (1)."

Rapidité des correspondances.

(1) *Saint-Boniface*, 7 janvier 1866. — Collection de M. la Broquerie-Taché, n° 125.

“ Votre bonne lettre du 14 mars, lui dit-il un peu plus tard, m'est parvenue le 7 avril; une lettre de Paris du 6 mars est arrivée le même jour: vous voyez donc que nous nous rapprochons (1). ”

Santé.

Mgr Taché avait éprouvé fréquemment des malaises et des souffrances les années précédentes. Son long voyage dans les missions du nord en 1864 lui rendit une santé parfaite. “ Dieu, écrivait-il à son frère Louis, Dieu, pour la gloire duquel j'avais entrepris cette longue et pénible course, a bien voulu me récompenser de suite, en me rendant la santé que j'avais perdue depuis une couple d'années. Je suis tout à fait remis (2). ” “ Je suis tout à fait bien, disait-il à sa mère huit mois plus tard, et je ne puis point désirer une meilleure santé que celle dont je jouis en ce moment (3). ”

Au commencement de l'année 1866 cependant, il éprouva d'assez violentes douleurs de dents, qui le déterminèrent à en faire arracher ou plomber plusieurs. “ J'en ai fait extraire trois et *ferclarer* deux autres en un même jour, écrit-il à sa mère qui avait appris son mal par le journal et lui en demandait des nouvelles. Ma pauvre tête, peu habituée à ce genre de secousses, s'en est ressentie pendant près de deux mois. Le *NorWester* a appelé cela névralgie; nous autres nous disions rhumatisme, ce qui revient au même à peu près. Dans tous les cas, le tout est fini. J'aurai peut-être besoin de faire extraire encore une dent. *J'irai à la fin de juin vous dire si celle-là m'a fait mal ou non.* Oui, bonne Maman, je pense aller au Canada. J'espère que vous n'en serez pas fâchée, non plus que mon bon oncle ni les autres parents et amis. Je pense même que dans la famille on sera assez content pour payer mon voyage. En attendant de jouir de ce bonheur, bannissez toute inquiétude à mon égard. Je suis bien, parole

(1) *Saint-Boniface*, 10 avril 1866. *Ibid.*, n° 126.

(2) *Saint-Boniface*, 25 mars 1865. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 118.

(3) *Saint-Boniface*, 13 nov. 1865. *Ibid.*, n° 123.

non " d'arracheur de dents," mais " d'homme aux dents arrachées (1). "

Mgr de Saint-Boniface vient d'annoncer à sa mère sa prochaine visite. Il partit en effet de la Rivière-Rouge au mois de juillet et passa deux mois dans le Bas-Canada. Il vit à plusieurs reprises sa mère à Boucherville, il vit ses autres parents à Kamouraska, à Saint-Thomas de Montmagny et ailleurs; mais toutes ces visites aux membres de sa famille, même à sa mère, étaient rapides. " Chaque fois qu'il venait dans l'Est, écrit son neveu, M. de la Broquerie-Taché, il rendait visite à tous ses proches parents; l'omission d'une de ces visites aurait été un événement, et un pénible événement, pour une famille; mais après avoir donné aux affections de la nature une courte satisfaction, il nous quittait tous pour travailler aux intérêts de ses missions, fin principale et presque exclusive de tous ses voyages. "

Voyage en  
Canada.

Mgr Taché était venu dans le Bas-Canada pour chercher des auxiliaires, des missionnaires et des religieuses. Ses efforts furent couronnés de succès.

Il réussit à obtenir plusieurs missionnaires. Plusieurs Sœurs Grises aussi lui furent données. M. George Dugas avait déjà passé quelque temps à la tête du Collège de Saint-Boniface; il se décida à retourner à la Rivière-Rouge pour dépenser au service de cette église ses brillants talents.

Mgr Taché repartit de Montréal le lundi 17 septembre à 9 heures du soir, avec les aides qu'il était venu chercher; notamment avec M. Dugas et plusieurs Sœurs Grises (2). Il arrivait le lendemain, à 10 heures du soir, à Sarnia; c'était " un lieu d'inquiétude," parce qu'il fallait y subir la visite de la douane; mais, grâce à " une lettre du consul," l'opération se fit " on ne peut mieux (3). " Le mercredi, à 1 heure du matin, il arriva à Détroit et y séjourna toute la journée. " Les pauvres Sœurs

Retour du  
Canada.

(1) *Saint-Boniface*, 10 avril. *Ibid.*, n° 129.

(2) Lettre à sa mère, *Sur le Mississipi*, 22 sept. 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 128.

(3) *Ibid.*

avaient besoin de ce repos et elles en profitèrent pour se remettre." L'Evêque employa le temps à négocier les billets de voyage; "l'agent du chemin de fer," pour lequel il avait une lettre de recommandation", lui fit une remise de \$74. Le soir à six heures, Monseigneur et sa petite troupe laissent Détroit "dans un char que l'on pouvait appeler un palais ambulante." "Rien de plus beau, ajoute le prélat, rien de plus commode; seulement, comme le bouillon de certains hôteliers, c'est un peu cher." Le jeudi matin, "par une pluie battante," les voyageurs arrivaient à Chicago, en repartaient presque aussitôt, étaient, à minuit de la nuit suivante, à La Crosse, sur les bords du Mississipi. Là, ils continuèrent leur chemin sur un bateau à vapeur; "l'eau était excessivement basse," ce qui retarda la marche. Ils n'arrivèrent à Saint-Paul que le soir. "Deux jours et deux nuits pour faire 66 lieues, c'est bien long, observe le prélat, mais aussi c'est bien doux: pas la moindre secousse." Mgr Taché apprit que "le chemin de fer était en circulation jusqu'à Saint-Cloud:" "c'était encore deux jours de moins en charrette." "D'un autre côté, ajoute le narrateur, le temps que nous passons actuellement sur le Mississipi peut s'abrégéer, puisqu'il y a un chemin de fer depuis Saint-Paul jusqu'à assez près de La Crosse, à 40 milles seulement: en sorte que ces 40 milles sont la seule interruption dans la voie ferrée depuis Saint-Cloud à Montréal, sur une distance d'environ 470 lieues." "Vous voyez que nous nous rapprochons, conclut l'Evêque à sa mère, et l'année prochaine, quand la correspondance sera bien établie et la voie terminée, on pourra aller de Saint-Cloud à Montréal en trois jours (1)."

Mgr Taché et ses compagnons "avaient hâte de prendre les prairies." "En caravane, dit-il, nous serons *plus chez nous*. Nos bonnes Sœurs surtout seront moins gênées qu'au milieu des Américains qui les regardent beaucoup. Nous n'avons pas néanmoins, ajoute-t-il, à nous plaindre: nous avons certainement rencontré des égards et du bon vouloir (2)."

(1) Lettre à sa mère, *Sur le Mississipi*, 22 sept. 1866.

(2) *Ibid.*

Le prélat pensait demeurer à Saint-Paul deux jours seulement pour organiser "la caravane" qui devait le mener à Saint-Boniface; mais il y passa cinq jours "pendant lesquels" il fut "bien occupé." Il en partit après la caravane, la rejoignit à Saint-Cloud par le chemin de fer, et s'achemina avec elle, à travers les prairies, vers Saint-Boniface. Il écrit à sa mère, le 4 octobre, "sur les bords de la rivière de la Queue de Loure": "Nous sommes partis dans nos voitures samedi matin: tout va à merveille depuis et si tout continue ainsi, en dix jours nous serons à Saint-Boniface (1)."

Il lui envoie encore de Pembina, le 12, "un tout petit mot" pour lui dire que le lendemain il compte chanter à Saint-Boniface le *Te Deum* avec ses compagnons "et ce de bon cœur, remarque-t-il, car nous avons eu le voyage le plus heureux (2)."

Et en effet, l'Évêque et sa troupe arrivent à Saint-Norbert le 13, à 10 heures du matin, et le même jour, à 3 heures de l'après-midi, entrent dans la cathédrale de Saint-Boniface "pour remercier le bon Dieu de toutes ses grâces et bienfaits." Nous fûmes frappées, écrit l'une des Sœurs Grises venues avec Mgr Taché, de la grande foule assemblée pour le retour de Sa Grandeur. Tout le monde paraissait joyeux: on eût dit des enfants heureux de recevoir un bon père après une longue absence (3)."

"J'ai la consolation de vous apprendre, écrit-il à sa mère quelques jours après, que nous avons fait un voyage exceptionnellement beau et bon. Notre passage à travers les prairies a ressemblé tout le long à un promenade de plaisir ou à un *pic-nic*. Rien n'y manquait, pas même les concerts harmonieux; tous les soirs, musique; inutile de dire que *j'y prenais part active* (4)."

(1) Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 129.

(2) *Pembina*, 12 octobre 1866. *Ibid.*, n° 133.

(3) Lettre de la Sœur Lapointe à Mme Taché, *Hôpital-Général de Saint-Boniface*, 27 nov. 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 132.

(4) *Saint-Boniface*, 20 octobre 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 130.

“ M. Dugas, ajoute-t-il, qui avait eu le bon esprit de jeter à la voirie toutes les savantes pilules de la médecine, s’est bien porté durant tout le voyage. A Varennes, il ne pouvait boire de *thé blême*; en voyage, il buvait tous les jours *neuf tasses* de notre gros thé noir. Aussi il fallait voir la guerre acharnée qu’il faisait à nos plats. Les autres ont fait comme lui. Monseigneur a dû mieux faire encore que tous les autres (1). ”

Tous les missionnaires des environs vinrent fêter les nouveaux venus. Mgr Taché “ eut la consolation de voir ” jusqu’à “ douze prêtres de son diocèse assis ensemble à sa table. ” “ Nos bonnes Sœurs, continue l’Évêque, ont goûté un bonheur semblable au nôtre: l’arrivée de leurs nouvelles compagnes a augmenté la joie et le bonheur habituel de leur maison (2). ” Quelques jours après, l’entrée du P. Allard au noviciat apporta de nouvelles joies au prélat et à tous ses frères en religion. “ Vous voyez, bonne mère, conclut-il, que si le bon Dieu nous demande des sacrifices, il sait nous donner des consolations. Résignons-nous donc aux unes puisque nous sommes bien aises d’accepter les autres (3). ”

Quelque temps après être rentré à Saint-Boniface, Mgr Taché apprit le terrible incendie qui, cette année-là, détruisit une partie de la ville de Québec. Il ouvrit, dans son pauvre peuple, “ une petite souscription pour témoigner de ” sa “ sympathie en faveur de tant d’infortunés. ” “ Cela ne sera pas grand’chose, écrit-il à sa mère; du moins cela prouvera que nos propres besoins ne nous rendent pas indifférents à ceux des autres (4). ”

Quelques mois plus tard, le 1er mars 1867, un incendie éprouvait cruellement la première église fondée par Mgr Taché parmi les sauvages, qu’il avait visitée si souvent avec tant d’amour, où

(1) *Saint-Boniface*, 20 octobre 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 130.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à sa mère, *Rivière-Rouge*, 25 nov. 1866. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 131.

Sympathie  
pour les in-  
cendiés de  
Québec.

Incendie de  
l'Île-à-la-  
Croix.



demeurait son autre lui-même, son vénérable coadjuteur, l'Île-à-la-Crosse.

Cette mission avait, nous le savons, une belle église, construite et bénite par Mgr Taché en 1855, et d'un côté, une maison pour les missionnaires, de 40 par 24, également construite par le grand Evêque, de l'autre le couvent des Sœurs Grises.

Mgr Grandin demeurait dans la maison des missionnaires avec un Père, trois Frères et dix-neuf enfants.

Plusieurs vieillards ou infirmes avaient été recueillis dans la maison des Sœurs, d'autres dans la maison de l'Evêque. Afin d'en recevoir un plus grand nombre, Mgr Grandin avait pris le parti de faire une allonge de 40 par 24, égale à la maison bâtie par Mgr Taché: il avait fallu aller chercher le bois à 12 lieues de là. "Ce fut le travail de toute la petite colonie: les frères, les prêtres, l'Evêque même charrièrent le bois nécessaire à la construction."

Le bâtiment était presque terminé. L'Evêque, un Père, les Frères et les enfants soupaient dans un réfectoire attenant à la maison des Sœurs, quand un enfant accourt en s'écriant: "Le feu est à la maison!"

Tous se précipitent vers la maison des missionnaires, on veut y pénétrer; mais "dès qu'on a ouvert la porte, la flamme éclate et s'échappe avec violence." Mgr Grandin parvient cependant à la petite chapelle privée, et emporte le tabernacle qui renferme la Sainte Eucharistie.

"Tout à coup le Père Econome s'écrie: "Sauvons la poudre!" Car la monnaie, on le sait, est inconnue dans ces régions sauvages; pour payer les vêtements de peau, les provisions, pour rémunérer les services, les missionnaires ont un magasin, où se trouvent des étoffes, des meubles, du plomb et de la poudre de chasse. On brise la fenêtre du magasin; mais impossible de pénétrer, la fumée suffoque ceux qui veulent entrer. "Il ne reste qu'à prendre le large pour ne pas être victimes de l'explosion."

Le Frère chargé du soin des enfants était occupé à jeter par la fenêtre leurs couvertures déjà tout en feu. L'Evêque l'appelle, et l'aide à sortir; il est à peine dehors que le plancher s'ef-

fondre. Tous s'éloignent du théâtre de l'incendie. " Les Sœurs, les enfants, les voisins, tous, raconte Mgr Grandin, nous nous tenons là debout sur le lac glacé, condamnés à voir périr le fruit de tant de travaux, l'objet de tant d'espérances. Mais voilà qu'une clôture en bois, qui séparait la maison de l'église, prend feu. Nous nous précipitons instinctivement vers l'église. Au même instant, une détonation se fait entendre, c'est la poudre qui vient d'éclater, lançant dans toutes les directions des débris inflammés. Heureusement personne n'est atteint. Au milieu de tous nos malheurs, Dieu a pitié de nous. Le vent qui poussait les flammes vers l'église, change subitement et les chasse vers le lac. L'église fut sauvée.

" A 9 heures du soir, tout était fini, c'est-à-dire tout était détruit... Nous n'avions pas une couverture pour nous garantir d'un froid de 20 à 30 degrés. L'incendie avait fait fondre la neige, nos pieds étaient mouillés, et pas un de nous ne pouvait changer de chaussure. Le lendemain, j'étais sans bréviaire, sans rituel; nous n'avions rien, pas même un mouchoir pour essuyer nos larmes (1)." Les seuls objets sauvés furent l'horloge et deux volumes d'un bréviaire.

Mgr Grandin, après avoir pourvu au logement provisoire de ses religieux et de ses enfants, se mit en route pour Saint-Boniface, afin de raconter à son Evêque le terrible accident et de se concerter avec lui sur les moyens de le réparer.

---

(1) Lettre de Mgr Grandin à Messieurs les membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi, 4 janvier 1868. — *Annales*, t. XL, pp. 246-249. — Voir Mgr Grandin, par le R. P. Jonquet, O. M. I.

## CHAPITRE XXX

PÈLERINAGE AU TOMBEAU DES APÔTRES.

1867.

En 1867, le monde entier était en mouvement, d'un côté, pour aller admirer les merveilles de l'industrie et de l'art à la grande Exposition universelle de Paris, de l'autre, pour aller fêter à Rome le dix-huitième centenaire du martyr de saint Pierre et de saint Paul.

L'Exposition universelle de Paris et le centenaire du martyr de S. Pierre et de S. Paul.

Mgr Taché, malgré la hauteur de son génie, l'étendue et la variété de ses connaissances, n'aurait pas dépensé son temps et son argent pour se rendre à l'Exposition de Paris; mais sa dévotion pour l'Eglise romaine et son amour de sa famille religieuse le décidèrent à faire le pèlerinage de Rome. "Le grand Pontife qui gouverne l'Eglise, dit-il, voulant donner une pompe toute particulière à la fête du dix-huitième centenaire des saints apôtres Pierre et Paul, et, à cette occasion, insérer au catalogue des saints, les noms de vingt-cinq serviteurs de Dieu, avait exprimé à ses frères dans l'épiscopat le désir de les voir se réunir en grand nombre autour de sa personne vénérée. Ce vœu du Vicaire de Jésus-Christ au milieu des cruelles épreuves qui affligent son grand cœur, nous semblait un ordre du ciel. Cependant nous hésitions encore à renoncer à la visite projetée de notre diocèse pour prendre le chemin de la Ville Eternelle, lorsque nos incertitudes trouvèrent un terme, à la réception des lettres de convocation de notre Chapitre général et dans les vives instances qui nous étaient faites d'y assister (1)."

Mgr Taché était appelé au Chapitre général des Oblats comme Vicaire des missions de la Rivière-Rouge. Les missionnaires, de leur côté, choisirent, comme le prescrivent les consti-

---

(1) Lettre de Mgr Taché à son clergé, 8 décembre 1867.

tutions de l'ordre, un délégué pour assister en leur nom au Chapitre. Ils élurent le P. Aubert, premier missionnaire de ces pays avec le F. Taché, alors demeurant à Notre-Dame des Lumières, en France: "A votre départ du Canada, lui écrit Mgr de Saint-Boniface pour l'informer de cette élection, je pensais que votre éloignement et votre maladie avaient brisé pour toujours les si agréables relations que j'avais eues avec votre Révérence. Aujourd'hui des circonstances toutes particulières m'amènent à renouer mon ancienne correspondance, et j'espère que vous aurez la charité d'accepter le mandat que tous les Pères ici présents vous confient à l'unanimité (1)."

Sacre de Mgr  
Lafèche.

Avant de partir, Mgr Taché eut la joie d'apprendre le sacre de cet ami "que tout le monde aimait", mais qu'il réclamait "le privilège d'aimer plus que tout autre (2)." Mgr Lafèche fut en effet sacré le 25 février 1867. Événement des plus heureux pour le Canada, qui plaçait parmi les princes du peuple chrétien un homme de la trempe des Athanase et des Hilaire. "Un jour solennel lui fut pour vous, lui écrit son ancien compagnon de l'Île-à-la-Crosse le jour même de son sacre; je connais trop le *métier* pour vous féliciter; mais aussi je *vous* connais trop pour ne pas féliciter le diocèse des Trois-Rivières de la grâce insigne qui lui est accordée en ce jour (3)." "Les cœurs de vos nombreux amis, en se livrant à l'allégresse, ont adressé des prières ferventes en votre faveur. Nos Pères, actuellement en retraite, se sont rendus avec enthousiasme à la demande que je leur ai faite de prier pour vous. Nos bonnes Sœurs ont eu une communion générale à la même fin, et votre pauvre et indigne ami a célébré les saints mystères pour demander à Dieu de vous conserver *ad multos annos*." "En élevant les mains au ciel pour bénir, conclut-

(1) Lettre du 5 juin 1867. — Archives de la Maison générale des Oblats. Les archives de la Maison générale renferment un certain nombre de lettres adressées depuis lors par Mgr Taché à celui qui avait reçu ses vœux à la Rivière-Rouge.

(2) Lettre de Mgr Taché à Mgr Lafèche, 18 juillet 1865. — Archives de l'évêché des Trois-Rivières.

(3) Lettre du 25 février 1867.

il, de grâce pensez un peu à la Rivière-Rouge, au diocèse de Saint-Boniface et commandez au ciel de nous protéger (1).”

Il dit à son ami combien il aurait de consolation à faire avec lui le pèlerinage de Rome. “Je pense passer en Canada à la fin de mai; j’aurai le bonheur de vous voir, et si vous devez traverser la *grande rigole*, quelle consolation de la franchir en votre compagnie (2)!”

Mgr Laflèche, embarrassé dans les soucis de sa nouvelle dignité, ne pouvait cette année franchir l’Océan et visiter le tombeau des Saints Apôtres.

Mgr Taché allait faire le pèlerinage de Rome avec un autre ami qui lui était aussi cher que Mgr Laflèche, son Coadjuteur lui-même. Mgr Grandin en effet, ainsi que nous l’avons rapporté, était parti de l’Ile-à-la-Crosse quelques jours après l’incendie qui avait consumé en un instant la maison des missionnaires, avec tout le mobilier, jusqu’aux registres. Il arriva à Saint-François-Xavier le Jeudi Saint au soir, 18 avril, y passa les deux derniers jours de la Semaine Sainte, ainsi que la fête de Pâques. Le lundi après Pâques, 22 avril, l’Evêque de Saint-Boniface se porta à sa rencontre jusqu’à Saint-François-Xavier et le remmena le même jour dans son palais. Le Coadjuteur venait demander à son Evêque ce qu’il devait faire en faveur de cette Ile-à-la-Crosse, si chère à l’un et l’autre, et si durement éprouvée. Tous les deux pleurèrent beaucoup sur les malheurs d’une Eglise à laquelle ils avaient prodigué les labeurs d’un fécond apostolat.

Voyage de  
St-Boniface  
à Québec.

“Vous me demandez ce que vous avez à faire, dit Mgr Taché à son Coadjuteur dès le premier entretien. Eh bien, ce que vous avez à faire c’est de partir avec moi pour la France et pour Rome. Le Saint-Esprit nous dira à tous deux dans le voyage, et dira à nos Supérieurs ce qu’il conviendra de faire pour l’Ile-à-la-Crosse et les missions du Nord (3).”

(1) Lettre du 25 février 1867.

(2) *Ibid.*

(3) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

Et en effet, les deux prélats partirent de Saint-Boniface le 29 avril. Ils étaient le 30 à Pembina, où ils passèrent "le premier jour du beau mois de Marie." Ils en repartirent le 2 mai, arrivèrent à Saint-Paul le 11, et y demeurèrent jusqu'au 14. Le 18, ils étaient à Montréal, et, après une semaine passée en Canada, s'embarquaient à Québec le 25, sur l'*Hibernian*, "par un temps magnifique (1)" avec Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, "qui, comme ses deux frères dans l'épiscopat et en religion, se rendait au double appel du Père commun des fidèles et du Père de la famille des Oblats (2)", avec deux prêtres canadiens, et "le jovial et gros M. Panneton de Joliette (3)." Les trois évêques, les deux prêtres et M. Panneton formèrent dès les premiers instants "une petite bande intime", dont les doux et joyeux épanchements répandirent beaucoup de charme sur la traversée (4).

Lorsque les voyageurs arrivèrent en face de Saint-Thomas de Montmagny, "un coup de canon" les "salua de la batterie Taché"; "c'était Mlle Adèle", fille de Sir Etienne Taché qui procurait cette marque d'honneur aux vénérables pèlerins (5). "Après le dîner, nous saluions Kamouraska, écrit l'Evêque à sa mère, et mon cœur en proie à la plus vive émotion arrêta mes regards aussi longtemps que ce fut possible sur ce beau paysage. Puis la vue de la Rivière-du-Loup vint agiter d'autres émotions" en rappelant d'autres souvenirs. "Enfin la nuit, avec ses grandes ombres, enveloppa toutes nos existences dans son sombre manteau (6)."

"Le dimanche, beau temps; le lundi, gros vent et pluie; le mardi, temps passable: nous longions Terre-Neuve, et dans l'après-midi, nous fîmes nos adieux à la terre que nous ne de-

(1) Lettre au clergé du diocèse de Saint-Boniface, 8 décembre 1867.

(2) Lettre au clergé de son diocèse.

(3) Lettre à sa mère, *A bord de l' "Hibernian,"* 4 juin 1867. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 136.

(4) Lettre à sa mère, 4 juin.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

vions revoir ” que de l'autre côté de l'Océan. “ Les adieux nous coûtèrent cher, mercredi et jeudi, deux mauvais jours pendant lesquels nous payâmes tribut à l'onde amère. Depuis, il fit un temps magnifique. ” Mgr Taché se porta bien le reste de la traversée, “ mangeant comme un loup, dit-il à sa mère, et buvant de la bière comme un Allemand (1). ” Mgr Guigues se trouva très bien pendant toute la traversée, “ à l'exception d'un tout petit *frisson du cœur*, qui n'eut d'ailleurs pas de suite (2). ” Mgr Grandin au contraire, “ épuisé par les fatigues et les émotions de l'hiver ”, souffrit beaucoup. “ Nous eûmes la douleur, écrit Mgr Taché, de le voir malade tout le temps que nous fûmes sur l'Océan (3). ”

Le 4 juin, le vaisseau “ touchait en Irlande ” et le 5 juin, les pèlerins débarquaient à Liverpool, après une traversée de onze jours. C'était le mercredi.

Le jeudi, ils se rendirent à Londres où ils passèrent la journée du vendredi. Le samedi 8 juin, ils traversèrent la Manche “ sans y éprouver le moindre malaise ” et arrivèrent à Paris (4). Les trois évêques Oblats goûtèrent une joie bien vive en entrant dans la Maison Générale de leur ordre, en revoyant leur Supérieur, ses Assistants et les autres Pères qui s'y trouvaient (5).

Passage à travers la France.

A la Rivière-Rouge, jamais personne, ni catholique ni protestant, ne travaille le dimanche, même dans la saison des récoltes. Hélas ! un spectacle bien différent vint navrer l'âme de l'Evêque missionnaire. Le lendemain même de son arrivée, le dimanche 9 juin, fête de la Pentecôte, il se réveilla “ au bruit des charrettes de transport, des scies, des marteaux, aux cris des ouvriers. Les chantiers qui avoisinent ” la maison des Oblats,

(1) Lettre à sa mère 4 juin.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre au clergé, 8 décembre.

(4) Lettre à sa mère, Paris, 12 juin 1867. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 137.

(5) Lettre au clergé du diocèse de Saint-Boniface, 8 décembre.

“étaient en pleine activité de travail, les boutiques ouvertes. Mon Dieu ! dit l'Évêque, que cette vue nous fit mal ! Prions, ajoutez-il à ses prêtres, pour ceux qui violent si audacieusement le jour du Seigneur, et veillons scrupuleusement sur les populations confiées à nos soins pour les empêcher de tomber dans un pareil mépris de la loi de Dieu (1).”

Le lundi, Mgr Taché dit la sainte messe à Notre-Dame des Victoires, puis il “visite un *petit brin* l'Exposition”, sous la conduite de son frère Charles (2). Il en admire les merveilles : “C'est à n'y pas croire”, écrit-il à sa mère (3). Mardi, Mgr Grandin part “pour son pays natal” et, mercredi, Mgr Guigues. “Je garde la maison”, écrit Mgr Taché demeuré à Paris (4).

Passage à travers l'Italie.

Le lundi suivant, 17 juin, Mgr Grandin était de retour à Paris. Mgr de Saint-Boniface prenait la route de Rome en sa compagnie. Les deux prélats traversèrent en chemin de fer “une partie de la belle et noble terre de France”, puis, le mardi dans l'après-midi, firent en diligence l'ascension du mont Cenis.”

“Les bancs de neige, au milieu desquels nous circulions à cette époque de l'année, dit Mgr Taché à ses prêtres, portèrent tout naturellement nos pensées vers ceux d'entre vous qui habitent les coins les plus inhospitaliers du diocèse, qui y sont exposés à tant de privations (5).”

Les voyageurs reprirent à Suse la voie ferrée, arrivèrent à Turin le 19, à trois heures du matin (6). “Il nous semblait, dit Mgr Taché, que le sol frémissait sous nos pieds au souvenir des trames honteuses, ourdies dans cette ville contre le Vicaire de Jésus-Christ.” Mais cette ville est déjà châtiée, poursuit-il, car “en attaquant la capitale du monde chrétien, elle a cessé elle-même d'être une capitale (7).”

(1) Lettre au clergé du diocèse de Saint-Boniface, 8 décembre.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à sa mère du 12 juin.

(4) *Ibid.*

(5) Lettre à son clergé, 8 décembre 1867.

(6) Lettre à sa mère, Rome, 23 juin, n° 135.

(7) Lettre à son clergé.



A sept heures du matin (1), les deux évêques laissaient Turin, admiraient en passant "les magnifiques plaines de la Lombardie, ces pays fortunés dont l'ingratitude envers Dieu est d'autant plus frappante qu'ils en ont reçu plus de bienfaits", et pénétraient le même jour dans les Etats de l'Eglise, l'esprit oppressé par le grand drame qui s'y déroulait depuis huit ans. "Dans l'après-midi, nous entrâmes dans la chaîne des Apennins : quarante-huit tunnels traversent les crêtes de ces monts, dont plusieurs se relient par d'immenses viaducs. Nous avons été étonnés du travail colossal qu'a coûté ce chemin de fer. Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient une ville dans la plaine à des milliers de pieds au-dessous du point d'où nous l'apercevions. Quelques instants après, nous la traversions à toute vapeur ; c'est Pistoie, dont les souvenirs ne peuvent pas tous être chers aux cœurs chrétiens. A la nuit, nous arrivons à Florence ville des fleurs : des fleurs de *la nature* si belle et si variée sous son délicieux climat ; des fleurs de *l'art*, que le génie chrétien y a semées à profusion ; véritable parterre de *sainteté*, où ont brillé avec éclat tant de fleurs de vertu (2)."

Le lendemain était la fête du Très Saint Sacrement.

Les deux évêques hésitaient à s'arrêter à Florence, alors siège du gouvernement des envahisseurs, "la dernière étape de la révolution pour arriver à Rome." Mais il leur répugnait de voyager le jour de la Fête-Dieu. Ils se décidèrent donc à passer à Florence la fête du Très Saint Sacrement. Leur foi fut consolée par la piété dont ils furent témoins. "Après avoir dit la sainte messe, nous fîmes la visite des Eglises. Florence en possède de très vastes, très belles et très riches. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, nous trouvâmes dans tous ces nobles sanctuaires une foule empressée et recueillie. Des fidèles des deux sexes, de tout âge et de toute condition, étaient là, prosternés au pied des autels, tellement absorbés par la prière qu'ils ne se laissaient pas distraire par la foule des étrangers qui visitaient les Eglises. Cette vue nous consola beaucoup et changea quel-

La Fête-Dieu à Florence.

(1) Lettre à sa mère, 23 juin.

(2) Lettre à son clergé.

ques-unes de nos appréhensions en une douce et légitime espérance. Puis, dans les rues, un air de fête religieuse; pas une boutique ouverte, pas de travail de quelque nature que ce fût. La population, dont la plus grande partie avait un livre de prière à la main, semblait toute aller à l'église ou en revenir (1)."

Le soir de cette délicieuse journée, les pèlerins remontèrent en chemin de fer. "Au point du jour, un soudain craquement se fait entendre, de violentes secousses nous agitent: nous étions en dehors de la voie; le train avait déraillé; on s'excite, on s'inquiète, on se précipite en dehors des wagons, les imaginations s'enflamment. Sont-ce les brigands? Sommes-nous dévalisés? Somme-nous assassinés? Il est certaines gens qui en Italie s'attendent à tout. Une petite pierre tombée probablement du talus voisin avait causé l'accident. Les rails étaient déplacés par la secousse. Sept wagons s'inclinaient tristement sur la gauche; le sommier à l'arrière de celui dans lequel nous étions était arraché. On se consulte, on se palpe, les plus ardents se calment, et l'on vient à l'heureuse conclusion que personne n'est blessé (2)." Tout se borne à "un peu de frayeur et à un retard de deux heures (3)." "Dieu avait gardé les douze évêques et les trois cents prêtres passagers sur ce train (4)."

Arrivée à  
Rome.

A midi, Mgr Taché et Mgr Grandin arrivèrent à Rome, descendirent au "Canonicat de Sainte-Marie Majeure", où Pie IX leur avait fait préparer des appartements. Ils y retrouvèrent Mgr Guigues, Mgr Séméria et deux autres prélats qui les avaient devancés.

Mgr Taché passa quinze jours à Rome, constamment dans la compagnie de son vénérable Coadjuteur, Mgr Grandin, visitant avec lui les sanctuaires de la Ville Eternelle, prenant part, à ses côtés, aux grandes cérémonies du centenaire, cherchant Dieu avec lui et jouissant avec lui de ses divines faveurs.

(1) Lettre à son clergé.

(2) *Ibid.*

(3) Lettre à sa mère, 23 juin.

(4) Lettre à son clergé.

“ Nous n'entreprendrons pas, écrit Mgr Taché à ses prêtres, de vous décrire ce que nous avons vu, admiré, éprouvé à Rome. Ce ne serait plus une lettre, mais un livre. ”

Le grand fait, on pourrait dire, l'événement qui domina tous les autres, ce fut la fête du centenaire des deux Apôtres, le 29 juin 1867.

“ Dès la veille, toutes les cloches de la Ville Eternelle annonçaient la fête, les canons faisaient résonner toutes les collines de leur puissante voix. La physionomie calme, sereine, digne de Rome, s'anima du reflet d'une joie aussi pure que vive. On se rendit en foule aux vêpres, chantées par le Souverain Pontife. A l'issue de cet office, on illumina Saint-Pierre, on illumina la ville. . . ”

Fêtes du centenaire.

Le lendemain, dès l'aurore, une foule immense se mit en marche de tous les points de la ville vers la grande basilique Vaticane, “ sans tumulte, sans désordre, presque sans bruit. A sept heures, la procession commence son imposant défilé. Des congrégations, des enfants des asiles suivent leurs bannières; des clercs, des religieux, des chanoines marchent après eux; puis sortent de la chapelle Sixtine 350 évêques, 96 archevêques, 6 patriarches, 46 cardinaux, tous en chape rouge et mitre blanche, à l'exception des évêques orientaux, qui gardent leurs riches costumes où brillent l'or et les pierres précieuses. . . Vingt mille prêtres s'étaient mêlés dans la foule ou accompagnaient leurs évêques. Le Saint Vieillard du Vatican, revêtu lui aussi de la chape et de la tiare, un cierge en main, comme tous ceux qui composaient la procession, accompagné des hauts officiers et des grands dignitaires de sa cour, fermait le cortège, porté sur la *Sedia gestatoria*. ” La procession descendit les immenses escaliers du Vatican, traversa la place Saint-Pierre pour entrer par la gauche du péristyle.

“ L'immense place de Saint-Pierre était couverte de flots de peuple, de toute tribu, de toute langue, de toute nation. Le plus profond respect, l'admiration la plus vive, unissaient tous ces hommes dans un même sentiment et courbaient tous ces fronts

sous la main de Pie IX faisant descendre les bénédictions du ciel sur cette foule recueillie. . . . ”

A l'intérieur de la basilique, “ plus de vingt-cinq mille lumières, toutes en cire, disposées en festons, en guirlandes, en couronnes, se disputaient le mérite de dessiner les formes si nobles et si imposantes du grand chef-d'œuvre de l'art chrétien ; toutes ces lumières semblaient courir sur les colonnes, et embrasser les chapiteaux, onduler sous les arcades et répandre sur toutes les richesses des voûtes et de la coupole un éclat, une splendeur qui jetaient l'âme dans un profond étonnement. Un cri de surprise et d'admiration s'échappait involontairement de la bouche de tous à mesure qu'ils se trouvaient en face de ce spectacle. Ces lumières, symboles de la foi, s'élevaient vers le Ciel pour en faire descendre la divine charité, que nous rappelait la chaleur embaumée que ce brasier de cire répandait dans la vaste enceinte.

“ La procession terminée, le Souverain Pontife s'est assis sur son trône ; la couronne des cinq cents prélats l'environne. Les formalités requises s'accomplissent ; puis tous, comme un seul homme, s'agenouillent ; on invoque les Saints du Ciel par le chant des litanies, auquel répondent cinquante mille bouches pieuses. Le chant du *Veni Creator* dit d'une manière sensible à tous ceux qui y prennent part, que c'est sous le souffle de l'Esprit-Saint que tout est fait, que le Pape parle, que l'Eglise se gouverne. Après les dernières instances, le Vicaire de Jésus-Christ prononce le décret de canonisation, et se dressant avec toute la majesté du représentant de Dieu, il entonne l'hymne de la reconnaissance envers ce bon Dieu : *Te Deum*. Alors retentissent les fanfares, les volées des cloches de la basilique, les roulements de tambour ; les canons du château Saint-Ange, les cloches du Capitole et de toutes les Eglises de Rome, leur répondent pendant une heure. Toutes ces puissantes voix ambitionnaient pour ainsi dire, de se faire entendre jusqu'aux extrémités du monde pour retrouver partout un écho qui redise l'amour de Dieu et la gloire de ses Saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis*.

“ La messe commence, la messe la plus solennelle qui ait jamais été chantée. . .

A l'offertoire, au milieu du recueillement de l'immense assemblée, "un chant se fait entendre. Sont-ce des voix du ciel? Sont-ce des voix de la terre?... Quatre cents chantres sont partagés en trois chœurs. L'un, au sommet de la vaste coupole, donne l'idée des concerts que chantent les bienheureux; l'autre au-dessus du portique, imite les chants de l'Eglise souffrante, qui gémit à la porte du Ciel; le troisième chœur placé près de la Confession de Saint-Pierre, du tombeau des Saints Apôtres, affirme que l'Eglise militante doit toujours avoir ses apôtres, ses confesseurs, ses martyrs. La plus unanime, la plus touchante émotion s'empare de l'auditoire. Plus de distinctions de langues, d'habitudes, de goûts. Cette foule immense était évidemment dominée par le sentiment du beau, du sublime. Aussi comme ils allaient à l'âme ces accents harmonieux redisant les divines paroles: *Tu es Petrus!* comme ils étaient frappants ces mots: *et super hanc petram edificabo ecclesiam meam!*" Pendant que des flots d'harmonie se répandaient dans le temple, des flots d'émotion inondaient les âmes. Ces larmes, cette précieuse ressource des cœurs trop heureux comme de ceux qui souffrent, coulaient en abondance. Un frémissement d'un indicible bonheur semblait agiter cette masse compacte. C'était le Ciel s'abaissant vers la terre, la terre, dans un sublime entrain, s'élançant vers le ciel. Avec quel enthousiasme on répondit ensuite au grand Pontife remplissant tout cet immense bâtiment de son harmonieuse et forte voix et disant aux hommes de tous les climats et de toutes les conditions: "*Sursum corda! gratias agamus Domino Deo nostro!...*"

Le lendemain, une cérémonie semblable réunissait le Pape, ses cinq cents frères dans l'épiscopat, les prêtres venus du monde entier et un peuple immense dans la basilique sœur, à Saint-Paul-hors-des-murs.

"Après la messe, on invita l'épiscopat et les dignitaires à monter à une immense salle adjacente à la basilique. Le Pape y était et voulait nous procurer le bonheur de le voir, avec le laisser aller d'un père au milieu de ses enfants. Tandis qu'assis à la table, il mangeait seul et causait avec les Cardinaux et

d'autres personnages qui l'entouraient, il nous fit servir à tous des rafraîchissements. Pendant plus d'une heure, nous savourâmes, un peu les bonnes choses offertes, mais beaucoup l'incomparable affabilité du Chef de l'Eglise.

La joie, le bonheur, le contentement rayonnaient sur toutes les figures. Jamais peut-être le "*Ecce quam bonum et quam jucundum*" n'a eu ici-bas une application plus noble ni plus étendue. Le roi Ferdinand et plusieurs membres de la famille royale de Naples étaient là, pour prouver qu'à Rome plus que partout ailleurs on comprend et on console les plus grandes infortunes. Nous eûmes le plaisir de converser quelques instants avec ce courageux et pieux monarque (1)."

Audience de  
Pie IX.

Mais il était alors une faveur que tous les pèlerins de la Ville Eternelle ambitionnaient comme la grâce suprême. "Bien des fois, dit l'Evêque dont nous suivons les pas avec vénération dans la capitale du monde chrétien, bien des fois pendant la grande solennité nous avons vu le vicaire de Jésus-Christ d'assez près; nous avons été heureux de nous agenouiller sous sa main bénissant la foule; néanmoins nous ne pouvions pas laisser la Ville Eternelle sans avoir obtenu une audience, une bénédiction spéciale. C'est le 3e jour de juillet que nous eûmes cette nouvelle consolation. Prosterné aux pieds du Pasteur des pasteurs, et vous tous avec nous, par l'affection que nous vous portons, nous eûmes le bonheur de l'entendre élever fortement la voix pour nous dire: "De tout mon cœur, je vous bénis: que cette bénédiction s'étende sur votre diocèse, sur vos paroisses, sur vos missions; qu'elle se répande sur votre clergé séculier et régulier, sur vos communautés religieuses, sur vos parents et amis, sur tous ceux que vous me recommandez; que cette bénédiction soit pour le temps, qu'elle soit pour l'éternité; qu'elle vous soutienne sur la terre, qu'elle vous accompagne au Ciel. *Et benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper* (2)." Pie IX voulut

(1) Lettre de l'Evêque de Saint-Boniface à son clergé, 8 décembre 1867.

(2) *Ibid.*

honorer le grand Evêque : il le nomma Assistant au trône pontifical et lui donna le privilège de porter la calotte violette.

Le lecteur nous pardonnera, nous l'espérons, ces longues citations ; Mgr Taché avait vivement ressenti, avec tout l'univers catholique, les épreuves de l'Eglise romaine et de son chef ; la dévotion au Pape persécuté autant que la dévotion aux deux premiers chefs de l'Eglise, l'avait amené à Rome : sa grande âme éprouva d'ineffables jouissances en voyant le plus grand concours d'évêques et de prêtres qu'on eût vu depuis les siècles du moyen âge, en assistant à ces fêtes qui ne seront jamais surpassées que par les cérémonies de l'éternité. Nous devons à la vérité de l'histoire de nous appesantir quelques instants sur le récit de fêtes grandioses où l'âme du grand Evêque se dilata " dans la largeur, dans la hauteur et dans la sublimité " de la vie de l'Eglise. " Les joies de la terre, s'écrie-t-il, sont toutes éphémères ; celles que nous avons goûtées à Rome laisseront dans notre âme une inaltérable impression . . . O Rome, que ton souvenir m'est cher ! que ton séjour est délicieux à l'âme chrétienne ! Cité de Dieu, qu'en reportant mes regards vers toi, je me sente entraîné vers Dieu, dont le service fait ta gloire et ton bonheur (1) ! "

Mgr Taché " laissa la Ville Eternelle et toutes ses splendeurs le 5 juillet au soir (2) ", en compagnie de son inséparable frère, Mgr Grandin. Sur la frontière romaine, ils eurent à " subir les dégoûtantes fumigations des fameux Italiens, qui " les " croyaient atteints du choléra et qui voulaient " leur " faire perdre les parfums de Rome (3). "

Ils firent ensemble le pèlerinage de Lorette. Là, " l'Evêque de Saint-Boniface fut plus touché qu'à Rome même et n'importe où (4). " Dans ce vénérable sanctuaire, dit-

Pèlerinage à  
Lorette.

(1) Lettre de l'évêque de Saint-Boniface à son clergé, 8 déc. 1867.

(2) Lettre à sa mère, *N.-D. de l'Osier*, 15 juillet 1867. — Collection de M. de la Broquerie-Taché, n° 140.

(3) *Ibid.*

(4) Paroles que nous tenons de la bouche de Mgr Grandin.

il à ses prêtres, " nous pensions à vous tous, nous vous avons offerts avec nous à Dieu par Marie, maîtresse de cette maison. Nous avons demandé à cette Mère Immaculée de se saisir de vos cœurs, de les rendre dignes d'être présentés à son adorable Jésus. Nous avons demandé à la Vierge fidèle de nous obtenir de ne jamais offenser Dieu, de l'aimer au contraire de toutes nos forces, de le servir de tout notre pouvoir, de nous dépenser pour les âmes auxquelles nous pouvons être utile (1). " Il pria pour sa mère et pour son père adoptif : " Si partout, leur écrit-il, le cœur d'un fils éprouve du bonheur à prier pour sa mère, cette douce satisfaction a un charme particulier dans la pauvre demeure où le Fils de l'Éternel devient le fils de l'homme en choisissant Marie pour sa mère... Là aussi je pensais à un Joseph protecteur de ma mère, gardien de mon enfance, père adoptif que j'aime tant aussi (2). "

Les deux évêques allèrent visiter le champ de bataille de Castelfidardo, situé au bas de la colline de Lorette, et prièrent, au pied de " la trop modeste croix de bois qui seule marque le tombeau des héroïques défenseurs de Pie IX " et de l'Église romaine. Ils adorèrent " sans pouvoir comprendre, les desseins de la Providence ", qui avait permis cet inique triomphe des sectaires, et, " l'âme en proie à une douloureuse impression ", ils remontèrent la colline sainte pour prier encore une fois dans la sainte maison, et s'éloignèrent à regret de " ces lieux si riches en souvenirs et si féconds en merveilles. "

" En disant la messe sur l'autel du vénéré sanctuaire, continue le prélat, nous avons demandé sincèrement, ce nous semble, de mourir plutôt que de manquer gravement à nos obligations. Nous crûmes bientôt que nous avions été exaucés. À peine hors de Lorette, nous fûmes atteint d'une maladie assez violente pour donner des inquiétudes sérieuses au cœur trop

---

(1) Lettre à son clergé, 8 décembre 1867.

(2) Lettre à sa mère, 15 juillet 1867.



sensible de Mgr Grandin et qui nous fatigua pendant quinze jours (1).”

Quoique malade, l'évêque de Saint-Boniface continua son voyage, toujours en la compagnie de son Coadjuteur.

Les deux prélats étaient à Turin le 6 juillet. Le 7, à deux heures de la nuit, ils commençaient l'ascension du Mont Cenis dans une diligence, à laquelle étaient attelés dix mulets et deux chevaux. Au sommet, ils se trouvèrent encore “ au milieu des bancs de neige; le froid était très grand:”

“ Nous avons été étonnés, en passant le Mont Cenis, raconte Mgr Taché, de la hardiesse des travaux qui s'y exécutent. Non seulement on travaille à son percement pour lancer la vapeur par-dessous ces masses colossales, mais on construit un chemin de fer qui passe par-dessus cette crête escarpée. C'est quelque chose de fort intéressant de voir les locomotives développer une force assez grande pour traîner de lourds wagons, au sommet de ces côtes, où dix mulets et deux chevaux ont bien de la peine à monter une diligence ordinaire. Les gens avides d'émotions aimeront, je pense, la descente rapide qui les dédommagera de la lenteur de l'ascension.”

Quelques heures après, les voyageurs arrivaient à Saint-Michel, et le soir à Grenoble. Mgr Taché, toujours malade, ne pouvait pas se tenir: il demanda à être couché par terre, et là, dans cette humble posture, si convenable à un Evêque missionnaire, il se trouva mieux. La maladie retint l'Evêque à Grenoble pendant deux jours. Ensuite, il se rendit, quoique avec beaucoup de difficulté, dans la célèbre maison de son ordre, à Notre-Dame de l'Osier. “ Pendant huit jours, dit-il, nous y reçûmes les soins empressés et affectueux de nos chers Pères et Frères. Les besoins du diocèse ne nous permettant pas de repos, nous profitâmes du premier instant de convalescence pour quitter le délicieux séjour de l'Osier, où il nous eût été si doux de demeurer plus longtemps (2).”

---

(1) Lettre à son clergé.

(2) *Ibid.*

Le 20 juillet, il se mit en route pour Lyon, et s'arrêta à Saint-Rambert, patrie de Mgr Clut, dont il eut la joie de visiter la famille. Le 22 au soir, il quitta Lyon pour se rendre à Paris. C'est pendant cette nuit, anniversaire de sa naissance, qu'il fut délivré de la maladie qui le fatiguait depuis quinze jours. Le mal, au lieu de laisser des traces, sembla avoir fortifié son corps et rendu sa santé meilleure.

Assistance au  
chapitre gé-  
néral.

Le XI<sup>e</sup> chapitre général des Oblats s'ouvrit à Autun, dans la maison du Sacré-Cœur le 5 août (1). Il s'y trouva 25 membres. Mgr Taché et Mgr Grandin y arrivèrent la veille de l'ouverture. La tenue du chapitre se prolongea pendant deux semaines, jusqu'au 17 août; il y eut 16 séances générales. Les deux évêques du Nord-Ouest assistèrent à toutes les séances. Dans "cette importante réunion de famille", ils éprouvèrent, ainsi que l'atteste Mgr Taché, d'immenses consolations, comme celles qu'ils avaient éprouvées à Rome, plus intimes et plus profondes peut-être encore.

Dès lors Mgr Grandin, entrevoyant les nouvelles destinées qui s'ouvraient pour la Rivière-Rouge et redoutant la succession de Mgr Taché dans un lieu qu'il prévoyait devoir être prochainement envahi par la race anglaise, désirait que les missions du nord fussent érigées en diocèse distinct de celui de Saint-Boniface. Mgr Taché, de son côté, désirait depuis longtemps faire diviser son diocèse, beaucoup trop étendu, à ses yeux, pour un seul Evêque. Les deux prélats s'étaient communiqué à plusieurs reprises leurs craintes et leurs désirs dans le cours du long pèlerinage qu'ils venaient de faire ensemble. " Nous prévoyions, raconte Mgr Grandin, l'annexion du Nord-Ouest au Canada et en partie les changements qui allaient en résulter. Saint-Boniface devait se ressentir avant tout de ces graves changements; étant Coadjuteur avec future succession, je devenais, par le fait seul de la mort de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, et je me disais qu'en cas d'annexion il fallait un évêque autrement

(1) Voir la notice de ce chapitre général dans *les Missions de la Congrégation des Oblats de M. I.*, t. VI, pp 445-447.

trempe que moi pour faire face à la situation. La crainte de Saint-Boniface me faisait préférer un vicariat ou un diocèse érigé dans la partie la plus éloignée et où l'on pouvait espérer de rester sauvage plus longtemps (1).” Les deux prélats parlèrent de leurs vues et de leurs projets à plusieurs évêques de la province de Québec qu'ils virent au cours de leur voyage; tous s'y montrèrent très sympathiques, assurèrent qu'ils favorisaient la division désirée par eux de l'unique province ecclésiastique du Canada et l'érection de nouvelles métropoles, et les engagèrent à soumettre ces plans au concile convoqué à Québec pour l'année suivante. Mgr Taché voulut cependant profiter de son séjour à Rome pour demander officiellement la division de son diocèse. Les raisons furent comprises, “le projet de division fut accepté en principe par la Propagande (2)”, quoique l'exécution en fût ajournée. Il s'employa avec ardeur, pendant la tenue du chapitre général, à faire nommer Mgr Grandin Vicaire des missions de la région de Saint-Albert, avec une juridiction indépendante de la sienne (3). “Le T. R. P. Général des Oblats se rendit à ses pressantes sollicitations et nomma Mgr de Satala supérieur régulier des Oblats qui se trouvaient dans les limites du diocèse projeté (4).” Cette nomination eut lieu peu de temps après le chapitre d'Autun.

Mgr Taché partit d'Autun le jour même de la conclusion du chapitre et se rendit avec Mgr Grandin et Mgr Guigues en pèlerinage à Paray-le-Monial.

Là il se sépara de Mgr Grandin, qui retourna à Autun et qui, ne pouvant rentrer cette année-là dans les missions du Nord à

(1) Mgr Grandin, *Quelques notes sur Mgr A. Taché, O. M. I.*

(2) Lettre de Mgr Taché à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 16 juillet 1888.

(3) Lettre citée de Mgr Taché, 16 juillet 1888.

(4) “Quand même le diocèse de Saint-Boniface ne serait pas encore divisé officiellement à Rome, j'espère qu'on voudra bien ériger le vicariat de nos missions de la Siskatchiwan et nommer Mgr Grandin supérieur religieux avec responsabilité personnelle, et cela pour les raisons qui font désirer la division ecclésiastique.” — Lettre au P. Aubert, *Saint-Boniface*, 29 décembre 1866.

cause de la saison avancée, allait passer l'hiver en France pour y chercher des missionnaires et recueillir des aumônes.

L'Evêque de Saint-Boniface visita les familles d'un certain nombre de ses missionnaires. " Nous ne les avons pas tous vus, ces parents de nos missionnaires, ajoute-t-il, nous le disons avec regret; il nous eût été bien doux de nous donner, ainsi qu'à eux et à vous, cette consolation. Mais les dates de nos voyages vous diront assez qu'il n'était pas possible de satisfaire cette ambition, vivement excitée par l'affection que nous vous portons et par la reconnaissance que nous nourrissons envers ceux qui vous aiment et qui ont fait le sacrifice de cette affection dans l'intérêt de notre pauvre diocèse. "

Mgr Taché retourna à Paris et apprit que du renfort était accordé aux missions du Nord-Ouest: les Pères Laity et De Kérangué étaient désignés pour le MacKenzie, le P. Légeard pour la Siskatchiwan et le P. Decorby pour les missions de Saint-Boniface. Mgr Taché obtint du gouvernement français pour ces missionnaires " le privilège des places réservées par l'Etat sur les paquebots transatlantiques "; ils devaient s'embarquer au Havre le 12 septembre. Le même jour, les Frères B. Doyle et Jérémie Mulvihill devaient s'embarquer à Liverpool.

Lui-même fit ses adieux aux Pères de Paris le 2 septembre. " On ne laisse pas ceux qu'on aime et qu'on vénère, on ne subit pas les séparations sans éprouver une peine sensible; notre départ de Paris nous demanda de nouveau ce sacrifice. " L'Evêque de Saint-Boniface était accompagné de Mgr Guigues. Les deux prélats étaient le soir à Londres, le lendemain à Liverpool, et le 5 ils faisaient voile pour Québec, où ils débarquaient le 15, " après une excellente traversée. " Là Mgr de Saint-Boniface se sépara de Mgr Guigues, grandement édifié, nous dit-il, par le spectacle de " ses vertus sacerdotales et religieuses " et réjouit par les charmes de son " caractère enjoué et aimable. "

Il demeura 15 jours dans le Canada, " subissant là comme en Europe la nécessité d'une précipitation toujours fatigante et souvent regrettable. " A peine put-il donner quelques instants

à sa pieuse mère; mais les intérêts supérieurs de la gloire de Dieu lui firent faire le sacrifice des joies de la famille.

Cependant les Pères et les Frères qu'il attendait d'Europe, avaient traversé la mer. Le 1er octobre, il partit de Montréal avec quatre Pères, un Frère scolastique et deux Frères convers, faisant ses adieux aux "vingt-trois Pères qui suivaient les exercices de la retraite dans la maison de Saint-Pierre."

Dans la nuit du 6 au 7, il arrivait à Saint-Paul; le 9, il prenait le chemin des prairies. "Le bon Dieu, qui s'aperçut bien que nous n'avions pas de prélarats, mais seulement une vieille tente en lambeau, y suppléa abondamment par un temps magnifique. Nos voitures étaient surchargées; cet inconvénient fut compensé par le bon vouloir et la force de mes jeunes compagnons, qui s'imposèrent gaîment et volontiers la fatigue de marcher tout le temps. Le 25, à midi, nous étions tranquillement assis auprès de notre petit feu de campement, lorsque tout à coup, nous aperçûmes deux voitures se dirigeant vers nous. Un instant après, nous eûmes le bonheur d'embrasser les Pères Lestanc et Genin qui venaient à notre rencontre (1)."

Quelques heures après, Mgr Taché était à Saint-Norbert et y "recevait la douce et généreuse hospitalité" de M. Ritchot. Le lendemain, il arrivait à Saint-Boniface. Comme il venait de Rome et y était allé au nom de son Eglise principale et de toutes les Eglises de son diocèse, les prêtres et les fidèles lui avaient préparé une réception triomphale. Soixante cavaliers se portèrent à sa rencontre jusqu'à Saint-Norbert et firent ensuite la haie de chaque côté des voitures tout le long du parcours jusqu'à la cité épiscopale. "Les volées des cloches, le retentissement du canon, les joyeux éclats de la fusillade" étaient les expressions de l'allégresse universelle. Le drapeau de la Compagnie de la Baie d'Hudson flottait au grand mât du Fort Garry. "Les batteries de la place avaient traversé la rivière Rouge et grondaient

Retour à  
St-Boniface.

---

(1) Lettre de l'Evêque de Saint-Boniface au clergé de son diocèse, 8 décembre 1867.

à l'évêché." L'affluence du peuple était plus sensible encore au cœur du père que toutes les autres démonstrations.

Monseigneur s'arrêta sous un arc de triomphe en verdure dressé devant la cathédrale. Un des magistrats lui lut une adresse au nom de toute la population. L'Evêque répondit avec un cœur débordant de reconnaissance pour Dieu et d'amour pour son peuple, qui le recevait avec tant d'enthousiasme.

C'était le 26 octobre. Le pèlerin de Rome rentrait dans sa ville épiscopale après six mois moins trois jours d'absence.

## CHAPITRE XXXI

### LA FAMINE DE 1868.

Les sauterelles firent plus de ravages encore en 1868 que dans les années précédentes. “ La grande ”, mais triste “ nouvelle à vous envoyer, écrit l'Evêque au P. Aubert le 21 juillet, c'est que nous sommes menacés de la plus affreuse misère : la famine est à nos portes. On n'a jamais rien vu de semblable. Les sauterelles ont complètement détruit toutes les récoltes, et cela dans toute l'étendue du pays. Il n'y a pas un oignon dans nos jardins, pas un épi dans nos champs. La terre est comme le jour où nous l'avons hersée (1). ”

Ravages des sauterelles en 1868.

Les habitants de la Rivière-Rouge avaient une autre ressource, au moins aussi importante que la culture ; c'était la chasse. Or la chasse fut, cette même année, complètement infructueuse. Les chasseurs revinrent de la prairie “ n'apportant absolument rien (2). ” “ Il n'y a pas une once de provisions à vendre dans le pays, écrit Mgr Taché au mois de juillet. La misère est déjà affreuse et s'annonce formidable pour l'hiver prochain. Nous n'avons pas de quoi engraisser un *pourceau* et nous n'aurons rien à semer l'année prochaine (3). ”

Insuccès des grandes chasses.

Mgr Grandin arriva d'Europe à la Rivière-Rouge au milieu de cette désolation. Il a souvent raconté depuis la pénible impression qu'il éprouva en voyant les arbres dépouillés de leurs feuilles et tout rongés par les insectes, les champs dénudés ne présentant, au lieu de moissons, que quelques débris de chaumes.

Retour de Mgr Grandin.

Mgr Grandin, en effet, nous l'avons dit, était demeuré en

(1) *Saint-Boniface*, 21 juillet 1868. — Archives de la Maison générale des Oblats.

(2) Lettre au P. Aubert, 21 juillet 1868.

(3) *Ibid.*

France après les fêtes du centenaire et la tenue du chapitre, afin de chercher des ressources en hommes et en argent pour ses missions. Dieu avait béni ses efforts: il arriva à la Rivière-Rouge au commencement de juillet avec seize missionnaires, Pères ou Frères: les Pères Légeard, Dupin, Doucet et Fourmont, avec les Frères Némoz, Gérante, C. Guillet, Leriche, Bod, Grézeau, etc., avec une quantité considérable d'effets de toutes sortes; car, on le sait, la monnaie était encore inconnue dans la région des missions sauvages et tous les échanges s'y faisaient en nature, comme aux premiers jours du genre humain.

Mgr Taché avait envoyé jusque à Saint-Paul des charrettes, des chevaux et des bœufs avec des métis pour amener son Coadjuteur et ses compagnons avec leurs effets. Il déploya la plus grande activité pour organiser la caravane qui les emmènerait vers les missions du Nord. Les Pères et les Frères venus de France avec Mgr Grandin étaient bien étonnés de voir l'Évêque de Saint-Boniface s'occuper avec tant de zèle de charrettes et de bêtes de somme, descendre à tous les détails, tout prévoir et tout régler. Il confia à Mgr de Satala tous les effets destinés aux missions du MacKenzie et venus soit avec lui, soit par d'autres voies, nota avec soin ce qui était pour les missions de Mgr Faraud et pour celles de son Coadjuteur; aujourd'hui encore ces Frères parlent avec admiration de la prévoyance et de l'activité du grand Evêque.

Le samedi 26 juillet, la caravane partit de la Rivière-Rouge, avec une longue file de grosses charrettes attelées de bœufs et de chevaux. Mgr Taché accompagna son cher Coadjuteur et les missionnaires jusqu'à Saint-François-Xavier. Le lendemain, dimanche, il voulut que Mgr de Satala officiat pontificalement dans cette église. Le lundi, il marcha longtemps encore avec celui qu'il aimait tant jusqu'au campement de midi et lui fit enfin des adieux pleins de larmes de part et d'autre, qui émurent tous ceux qui en furent témoins.

Le 12 août, Mgr Grandin arriva en face du fort Carlton. Il ne fallut pas moins de huit jours pour transporter toute la troupe et tous les bagages de l'autre côté de la Siskatchiwan.



Un accident fit perdre à l'Evêque de Satala tout ce qu'il avait de plus précieux, un calice et un ciboire que lui avait donnés Pie IX, plusieurs autres vases sacrés, des ornements pontificaux et sacerdotaux d'un grand prix, etc. Après le passage de la Siskatchivan, les missionnaires se séparèrent. Mgr Grandin se rendit d'abord à l'Île-à-la-Crosse, éprouvée l'année précédente par l'incendie et passa un mois avec trois Pères, sept Frères et une quinzaine d'enfants dans une baraque construite après les destructions du feu. Le 25 octobre, il arrivait à Saint-Albert, place toute récente encore, où il y a une petite église de 42 pieds sur 20 et une maison des missionnaires de 20 sur 20, où il va résider désormais, d'abord comme Coadjuteur du fondateur et de l'époux de cette nouvelle Eglise, puis comme Evêque titulaire, comme l'époux qui lui empruntera son titre et lui donnera la fécondité des parfaites épouses de Jésus-Christ. Mgr Taché lui écrit cinq jours après son arrivée à Saint-Albert: "Bon Seigneur, déjà depuis neuf ans vous avez reçu la consécration épiscopale: que de choses passées depuis! Une seule peut-être est demeurée ce qu'elle était alors, l'affection si vive et si sincère qui nous unit (1)."

Arrivée de  
Mgr Grandin  
à St-Albert.

Dès lors, Mgr Grandin ne relevait plus de Mgr Taché dans le gouvernement intérieur des Oblats de ses missions. A la demande de Mgr Taché, ainsi que nous l'avons dit, les missions du Nord-Ouest avaient été érigées en vicariat indépendant de celui de la Rivière-Rouge.

Vicariat reli-  
gieux de  
St-Albert.

Le démembrement du vicariat de Mgr Taché préparait celui du diocèse de Saint-Boniface.

Mgr Grandin avait passé sa vie dans les missions du Nord-Ouest, avec les sauvages et les métis; il était, chacun le sait, d'un caractère excessivement sensible et un peu timide. Depuis l'établissement de la Confédération canadienne et devant les transformations qui se préparaient à la Rivière-Rouge, la succession de Mgr Taché l'effrayait: "Mgr Taché, disait-il, aura peut-être beaucoup de peine à défendre son peuple contre les envahisseurs

Projet de diri-  
ger la pro-  
vince ecclé-  
siastique de  
Québec.

(1) Lettre du 30 nov. 1868. — Archives de l'évêché de Saint-Albert.

habiles et puissants qui vont arriver: que pourrais-je, si je venais à lui succéder?" Il demanda au cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, s'il n'avait pas quelque moyen d'éviter la succession de Mgr Taché dans le cas où celui-ci viendrait à mourir. "Le seul moyen que vous ayez, lui répondit le cardinal, c'est de cesser d'être son Coadjuteur." L'éventualité de cette succession le frappait d'épouvante. Nous allons le voir travailler à devenir Evêque de Saint-Albert, par crainte de se trouver un jour malgré lui Evêque de Saint-Boniface (1).

En attendant, la divine Providence préparait tout doucement les voies à l'érection du siège de Saint-Albert et à la transformation du Coadjuteur de Saint-Boniface en Evêque titulaire.

Le Canada tout entier n'avait formé jusqu'alors qu'une province ecclésiastique. Il devenait nécessaire, depuis l'établissement de la Confédération, après les progrès déjà accomplis de la religion, en prévision de progrès plus considérables encore, d'ériger plusieurs métropoles.

Un concile avait été convoqué à Québec pour le 7 mai 1868; il était appelé à délibérer sur l'opportunité de remplacer l'unique province ecclésiastique de Québec par plusieurs provinces nouvelles.

Le Canada se partageait naturellement en deux divisions: la province civile de Québec, où dominait la race française et la province civile d'Ontario, où dominait la race anglaise. Il devenait tout naturel de constituer une province ecclésiastique de Québec pour les pays de langue française et une province ecclésiastique d'Ontario pour les régions de langue anglaise.

Mais que deviendra Saint-Boniface avec l'immense territoire presque désert qui s'y rattache?

Mgr Taché, par modestie, n'aurait jamais voulu prendre l'initiative pour demander que Saint-Boniface devint une métro-

---

(1) C'est Mgr Grandin lui-même qui, dans des conversations intimes, nous a raconté que telles étaient les raisons qui lui avaient fait désirer et demander l'érection du diocèse de Saint-Albert, ainsi que nous le raconterons plus loin.

pole. Mais il redoutait de voir son diocèse uni à la province de langue anglaise, dont elle était plus rapprochée. Il exprime ces craintes dans un grand nombre de lettres. "Je ne pense pas pouvoir me rendre au concile provincial pour le mois de mai, écrit-il à l'Evêque d'Ottawa le 29 décembre 1867. La question de la division de la province m'intéresse pourtant vivement. Je ne sais pas où vous allez nous caser; mais je vous avoue que je regretterais beaucoup d'être uni au Haut-Canada, qui ne pourra rien pour nous et auquel nous ne nous rattachons par aucun point, si ce n'est pas les *hauteurs qui nous séparent* (1)." Mgr Taché pria son Coadjuteur de faire une seconde fois le voyage de Rome avant de quitter l'Europe et de demander à la Propagande que Saint-Boniface ne fit point partie de la province de Toronto. Mgr Grandin fit en effet le voyage; mais on lui répondit que le Saint-Siège attendrait les propositions du concile de Québec avant d'étudier lui-même la question.

Mgr de Saint-Boniface, autant par délicatesse qu'à raison de ses occupations, prit le parti de ne point se rendre lui-même au concile de Québec; mais comme son Coadjuteur devait revenir de France vers l'époque assignée pour la tenue du concile, il le pria de faire en sorte de s'y trouver, s'il le pouvait absolument; puis, n'étant pas certain que Mgr Grandin pourrait arriver assez tôt, tenant cependant beaucoup à être représenté au sein de la vénérable assemblée, il y députa M. Ritchot, curé de Saint-Norbert.

Et en effet, le jour de l'ouverture du concile, Mgr Grandin n'était point arrivé encore et M. Ritchot fut admis à tenir la place de Mgr l'Evêque de Saint-Boniface; mais le Coadjuteur arriva le lendemain et siégea dès lors à la place de son Evêque (2).

Décision du  
IV<sup>e</sup> concile  
de Québec.

(1) Archives de l'archevêché d'Ottawa.

(2) Le concile avait d'abord été convoqué pour la fin de mai. Or, Mgr Grandin, selon les arrangements qu'il avait pris, devait quitter le Bas-Canada vers le milieu de mai pour retourner dans ses missions. Mgr Taché, désirant que son Coadjuteur pût assister au concile, écrivit à l'archevêque de Québec "pour le prier de hâter la convocation du concile, afin que Mgr Grandin pût y assister." L'archevêque fixa alors